

LE CHRIST M'APPELLE, L'Anneau d'Or, numéro spécial « Le Christ et le foyer », n. 27-28, mai-août 1948.

Le catholicisme est un credo, une conception de l'homme et du monde, une loi morale, un groupement, un culte, une histoire.

Cependant, l'essentiel n'est pas là. Le christianisme, c'est d'abord quelqu'un : le Christ. En lui résident la puissance, la majesté, la sainteté de Dieu. Mais regardez-le : c'est aussi un homme bien campé sur terre, aux mains fortes et calleuses des travailleurs manuels, qui regarde droit, qui parle à voix tendre à ses intimes, à voix forte, violente même, à ceux qui se prétendent justes. Pleinement homme, pleinement Dieu. Il traite avec Dieu d'égal à égal : il connaît chaque homme, appelle chacun par son nom.

Le chrétien est celui qui, entendant cet appel, se présente au Christ. Tête à tête décisif. « Il n'y a qu'une chose nécessaire, c'est quelqu'un qui vous demande tout, et à qui on est capable de tout donner » (P. Claudel). Ce quelqu'un, il l'a trouvé. Un pacte est conclu. Imprescriptible. Le chrétien se sait, se veut lié. Il a misé, il a joué sa vie. Il connaît son partenaire. Il sait à qui il a donné sa foi, et qu'il est délivré de lui-même. Il lui est bon désormais de servir la cause d'un Autre, et non plus ses propres intérêts.

Être chrétien c'est avant tout cela, cet entretien d'homme à homme, cette alliance irrévocable pour une collaboration qui ne doit pas finir, cette vie à deux où tout est mis en commun.

Bien sûr, c'est aussi adhérer à une doctrine, mais cette doctrine c'est la pensée du Christ et cette adhésion une communion à sa pensée. Bien sûr c'est se soumettre à une morale, mais cette morale consiste à vivre comme le Christ et par le Christ. Bien sûr, c'est entrer dans une société — plus encore, prendre place dans un organisme vivant qui est le Corps du Christ. Et participer à une liturgie qui n'est autre que l'élan du corps mystique tout entier remontant au Père, au Père d'infinie majesté, dans l'adoration, la louange et l'amour.

Si donc le christianisme est essentiellement un attachement personnel au Christ, la grande affaire est de réaliser cet attachement, et de le vivre. Ce sera bien autre chose qu'une morne fidélité : la plus passionnante aventure — tout amour est une aventure ! — Il s'agira de protéger cet attachement de l'érosion du temps, de le défendre contre les ennemis du dehors, contre ceux du dedans, contre lui-même. Le défendre ne suffit pas. S'il ne grandit pas, l'amour décline. Il faudra chaque jour le reconquérir et l'enrichir.

Il en est qui n'acceptent pas d'entendre dire que toute la religion chrétienne se ramène à un amour. Ça leur semble trop sentimental — à moins que ça ne leur paraisse trop exigeant ! Ils veulent, disent-ils, une religion virile. Comme si l'amour n'était pas viril ! L'amour vrai n'a rien à voir avec ce passe-temps romantique où l'homme se repose de son métier d'homme !

Rien de moins sentimental que l'amour du Christ et du chrétien ! Qu'on relise donc saint Paul : Vaincu par le Christ, Saul bon joueur se livre sans conditions. Désormais, sa vie n'a qu'un pôle : le Christ. Un seul amour le possède : le Christ. Cet amour le lance dans la plus folle entreprise, lui interdit tout repos : « L'amour du Christ me talonne ! » dit-il. Que cherche-t-il dans l'intimité du Christ ? Des consolations ? Non. La force. La force de vivre, la force de mourir. Sentimental, romantique, saint Paul... allons donc !

Je comprendrais plutôt que vous craigniez de voir l'amour du Christ ne plus laisser place en vous aux autres amours. Avec lui, en effet, on ne compose pas : il ne demande pas « sa part », mais tout. Jésus l'a dit sans détour : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être on disciple ». (Dites-moi, n'éprouvez-vous pas quelque fierté à servir un chef dur et tendre, qui parle net et fort, qui ne s'excuse pas de commander ?) Oui, on pourrait craindre pour les autres amours, mais quand ils sont ce qu'ils doivent être — je veux dire dans l'ordre de la volonté de Dieu — elles ne peuvent que gagner en vigueur et en qualité. Par le cœur de l'homme, c'est l'amour de Dieu qui passe. Dona Prouhèze a

raison : « La force par laquelle je t'aime n'est pas différente de celle par laquelle tu existes ». L'amour de Dieu ne détruit pas ; il crée et transfigure tout. Mais il est jaloux : « Celui qui aime son père ou sa mère (ou son conjoint) plus que moi n'est pas digne de moi ».

Ayant écarté ces deux objections, il ne peut être ici question de les traiter à fond : l'une, réduite à l'amour, la religion n'est qu'une idylle sentimentale ; l'autre, plus sérieuse : est-il possible de rester fidèle à l'amour humain quand on opte pour le Christ ? je vous invite à méditer quelques-unes des lois essentielles de l'intimité entre le Christ et le chrétien.

Pour préciser ces lois, je partirai de ce qui vous est familier : votre propre amour conjugal. Ce faisant d'ailleurs, je suis fidèle à la plus ancienne tradition. Yahweh, pour faire comprendre au peuple juif l'alliance qu'il contractait avec lui, recourait à la comparaison du mariage. Saint Jean, pour nous initier à l'intimité du Fils de Dieu avec l'humanité, parle des « noces de l'Agneau ». Les saints, lorsqu'ils nous confient quelque chose de cette union avec Jésus-Christ qui les fait tressaillir de bonheur, se réfèrent, eux aussi, à l'amour conjugal. C'est à se demander si le mariage, cette réalité la plus parlante aux hommes, n'aurait pas été institué, avant tout, pour nous révéler ce qui est la raison d'être de toute la Création : les épousailles du Christ avec l'humanité rachetée.

Admirer pour aimer.

Il y a une étroite parenté entre l'amour et l'admiration. « Je n'aimerai jamais quelqu'un que je n'admire pas », vous a dit ce jeune homme ou cette jeune fille. De fait, lorsqu'il vous revient avec son compagnon de route, dans son regard une lumière brille, qui est à la fois émerveillement et amour.

Mais qu'il est fragile, ce jeune amour ! Fragile comme l'admiration qui l'a fait naître. C'est pourquoi il faut protéger cette admiration, l'entretenir, rester tout éveillé à la beauté de celui qu'on aime — je ne parle pas tant de ses charmes physiques que de cette frémissante beauté qui est, au cœur de tout être, un reflet de la beauté de Dieu, reflet qui nous émeut si fort quand notre regard se fait assez pénétrant pour le découvrir.

Il arrive, mais combien rarement, que cette même lumière d'admiration et de tendresse se retrouve sur le visage de deux vieux époux. La vie, pourtant, ne les a pas épargnés ; luttés et douleurs sont inscrites dans leurs traits : mais l'un devant l'autre, ils sont émerveillés, ainsi qu'au premier jour, bien plus qu'au premier jour. En leur présence, on est saisi, comme devant un miracle de la vie. [...]

Les saints vont loin en amour parce que, d'abord, ils vont loin en connaissance. Ils ont pour le Christ cet intérêt passionné que les amoureux se portent l'un à l'autre. Ils sont curieux de lui : à travers ses paroles — j'allais dire ses inflexions de voix —, ses gestes tels que l'Évangile nous les rapporte, ils devinent son âme. Ils le cherchent aussi dans la prière, longuement, patiemment. Et dans toute leur vie. Sans doute ne sont-ils des saints que pour avoir été constamment aux écoutes.

Aimer, c'est prendre en charge.

En tout être il y a, encloué, un beau rêve de Dieu. Mais si vulnérable... comme les jeunes bourgeons d'amandiers qu'une gelée de printemps suffit à détruire. C'est lui, ce beau rêve, quand nous le découvrons, qui éveille en nous l'admiration et l'amour, et aussi cet irrépressible désir de le protéger, de l'aider à éclore.

N'est-ce pas de ce désir que témoigne, naïve seulement en apparence, la question de la fiancée : Suis-je capable de le rendre heureux ? Prendre en charge le bonheur d'un autre, c'est bien le premier mouvement d'un authentique amour. Mais ce n'est pas une petite affaire. Il s'agit de bien autre chose que de faire apparaître une joie sur son visage, une lumière dans son regard. Il s'agit de l'aider à découvrir les virtualités qui sont en lui — qualités humaines de cœur et d'esprit, germes de grâces — et de le seconder, par un concours à la fois discret et dévoué, dans la mise en œuvre de ses aptitudes et de ses dons.

Prendre en charge, c'est encore adopter la mission de celui que j'aime : sur le chantier des hommes, dans le royaume du Père, une tâche qui lui est assignée, dont je me veux responsable. Ses échecs seront mes échecs, ses succès mes succès.

Retrouve-t-on cette loi de prise en charge dans l'amour du Christ et du chrétien ? Peut-on dire sans paradoxe que le chrétien doive se vouloir responsable du Christ ? Il n'aura tout de même pas l'insolence de penser — comme l'épouse devant celui qu'elle aime — : « Il a besoin de moi pour être heureux ! » Eh bien si, il ose le croire et ce n'est pas insolence, mais intelligence du cœur du Christ, qui a voulu avoir besoin des hommes. Le Christ, en effet, nous demande d'épouser sa cause. Et certes, il possède un bonheur infini, à quoi rien ne manque. Toutefois il n'atteindra sa taille parfaite, comme dit saint Paul, qu'au jour où la croissance de son Corps mystique sera achevée. Et cela, pour une part, dépend de moi, de mon amour et de mon labeur. Il y a donc bien une plénitude, un bonheur, une gloire du Christ qui m'est confiée, dont j'ai la charge, qui est entre mes mains. Imprudence de Dieu ! — Oui. Mais dites plutôt confiance de Dieu.

Responsable du Christ... pensée accablante si je n'étais assuré que, de son côté, il m'a pris en charge. Lui qui louait le bon serviteur d'avoir fait valoir le talent confié, comment ne ferait-il pas fructifier ma vie, remise entre ses mains au jour du baptême ? Si je ne me dérobe pas, son amour tenace, ingénieux, poursuivra sa tâche sans défaillance. « La grâce est insidieuse, la grâce est retorse et elle est inattendue... Quand la grâce ne vient pas droit, c'est qu'elle vient de travers. Quand elle ne vient pas à droite, c'est qu'elle vient à gauche.. ; quand elle ne procède pas comme une fontaine jaillissante, elle peut, si elle veut, procéder comme une eau qui suinte sournoisement par en-dessous d'une digue de Loire... » (Péguy).

Les êtres qui nous aiment le plus se trouvent souvent si désarmés aux heures critiques : avec le Christ, j'ai la certitude que la toute-puissance est au service de l'amour.

Est-ce à dire qu'il m'épargnera toute souffrance ? Non pas, certes. Comme le bon vigneron, il taillera sa vigne pour qu'elle porte un fruit abondant et savoureux. Mais alors j'aurai cette conviction que son amour ne peut être pris en défaut, qu'il n'est de souffrance que pour une fécondité plus grande.

Aimer, c'est donner.

Prétendre qu'on a pris en charge la perfection et le bonheur d'un être et ne pas tout donner pour promouvoir cette perfection et ce bonheur, quelle dérision ! Cesser de travailler à sa « réussite » dès que ça coûte un peu — ou beaucoup ! — de temps, de cœur, de sang, c'est faillir à l'amour. Car l'amour est don. Non pas seulement de quelque chose, mais de soi. Non pas le don d'un jour, mais de toujours.

« C'est si simple d'aimer », fredonnent les jeunes... La formule ne résiste pas à l'expérience. Rien n'est plus ardu. Le don n'est jamais fait une fois pour toutes, il faut le renouveler sans cesse ; et l'on se fatigue de donner, et l'on voudrait un répit. Mais en amour, pas de répit. Entre l'amour et l'égoïsme il y a, en effet, un conflit sans trêve — ce que l'un perd, l'autre le gagne.

La victoire est à moi, si je ne me lasse pas de donner. Double victoire d'ailleurs : en poursuivant sans relâche l'épanouissement de l'être que j'aime, j'avance infailliblement vers ma propre perfection.

Tout le drame de l'amour du Christ et du chrétien tient, lui aussi, dans ce dilemme : Me sacrifierai-je à lui ? Le sacrifierai-je à moi ? À vrai dire, ce dilemme n'affirme que peu à peu son implacable rigueur.

Rien ne paraît plus simple que de se donner, le jour où pour de bon on a rencontré Jésus-Christ. Jusqu'alors, je le connaissais pour avoir entendu parler de lui ; mais voici qu'il sort de la brume de l'histoire, qu'il est là devant moi : quelqu'un, un vivant. Tout ce qui en moi est fait pour l'amour et pour le don s'éveille et s'élançait. Enfin, ce vieux rêve d'aimer jusqu'à l'adoration devient une réalité. Comme elles s'appliquent bien à l'amour pour le Christ, ces paroles de Marthe dans « l'Échange » :

« Et je vivais à la maison et je ne pensais point à me marier.
« Et un jour tu es entré chez nous comme un oiseau
« Étranger que le vent a emporté.

« Et je suis devenue ta femme.
« Et voici qu'en moi est entrée la passion de servir ».

Même impatience de servir chez celui qui vient de trouver le Christ : tout, en son âme, est ferveur jaillissante. Mais la vie chrétienne est longue, un long labeur, plutôt qu'une continue ferveur. Long labeur d'amour, long apprentissage du don total, jour après jour, tâche après tâche, renoncement après renoncement. La victoire de l'amour n'est pas au départ, mais au terme.

Avec le Christ comme dans le mariage, c'est le don de soi qui compte. « Ce n'est pas ton argent, tes services, c'est toi que je veux, *toi* et non pas simplement quelque chose de toi ». Il n'est pas moins vrai que le don des petites choses, que nos humbles gestes d'amour sont plus que des preuves du don de soi : le meilleur moyen de l'entretenir, de le rajeunir, de l'agrandir.

Au chrétien qui se donne, le Christ se livre... à corps perdu — selon le sens le plus littéral de l'expression — la Croix le dit assez. L'Eucharistie le dit aussi, et d'une façon que nous pouvons saisir sans peine : se faire nourriture pour l'être aimé, n'est-ce pas une aspiration profonde du cœur humain ? Une héroïne de Pearl Buck vient de perdre son mari, après bien des années de vie commune. C'était un silencieux. La question que souvent cette femme s'est posée se fait en elle plus torturante : Lui ai-je été utile, nécessaire... ? Et voilà qu'elle apprend, rapportées sans grande attention par un beau-frère, les derniers mots du disparu : « Elle a été mon pain quotidien ». Une joie — plus qu'une joie, un grand fleuve de paix — coule dans tout son être : Maintenant, elle sait...

Être pour celui qu'on aime le pain quotidien — non pas une nourriture rare et raffinée, mais le pain de tous les jours, ce pain qu'on mange avant la longue route, qu'on mange à nouveau le soir au retour... — du pain, cette chose la plus commune et la plus nécessaire..., c'est cela que Jésus-Christ a voulu être pour moi. Donné, jusque-là.

Aimer, c'est accueillir.

Aimer, ce n'est pas seulement donner, c'est aussi accepter le don de l'autre. Accepter : le mot sonne mal, il a une tonalité triste. Disons accueillir. Accueillir : une porte qui s'ouvre, des bras qui se tendent, un visage éclairé de joie. Mais un accueil peut être trahison : la porte s'ouvre et se referme aussitôt pour vous emprisonner. Que de prétendus amours ne sont pas autre chose !

L'accueil vrai, bien loin de confisquer une liberté, bien loin d'étouffer une personnalité, lui offre de s'affermir. C'est ainsi que le Christ nous aime. Parfois on serait tenté de lui dire : Prenez-moi ; ne me rendez pas ma liberté ! Mais cette prière, il ne saurait l'exaucer. Il veut bien guérir nos blessures, reposer notre fatigue : « Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je referai vos forces » ; jamais il ne nous lie. Le Christ est trop fier : il ne veut pas être servi par un captif, mais par un homme libre. [...]

Respectueux de notre liberté, le Christ l'est dans un autre sens. « Je me tiens à ta porte et je frappe. Si tu ouvres, j'entrerai et je souperai avec toi ». Si tu ouvres..., jamais il n'entre par effraction. À notre tour d'être accueillants.

Accueillir le Christ, autre loi essentielle de la vie chrétienne. C'est s'ouvrir à sa vie, la vie divine, qu'il nous offre en surabondance — à sa joie, qu'il veut parfaire en nous — à sa paix : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix... » « S'ouvrir » est encore un mot timide ; disons : avoir faim — avoir faim du Christ. N'est-ce pas l'expression qui répond le mieux au désir de celui qui veut être notre pain quotidien ? « Il s'agit d'abord d'avoir faim », disait sainte Catherine de Sienne. Et si d'aucuns trouvent le terme peu théologique, qu'ils disent foi : c'est la même chose. Le mot faim ne traduit-il pas justement l'impatient, le torturant désir du Christ, de ses pensées, de son amour, qui habite les saints ? « Pour arriver vite et sûrement à une haute connaissance de Dieu, et l'obtenir de lui, souverain bien, souveraine lumière, souverain amour, je ne connais rien de mieux qu'une demande fervente, pure, continuelle, humble et violente ; une demande qui ne soit pas faite du bout des lèvres, mais qui jaillisse de l'esprit, du cœur, de toutes les facultés corporelles et spirituelles, une demande qui arrache la grâce par un immense désir » (Ste Angèle de Foligno).

Nous ne sommes pauvres que parce que notre faim est trop vite rassasiée, que notre mesure trop étroite limite le don du Christ. Si notre foi était démesurée, nous recevriions surabondamment de sa

générosité démesurée. Car son amour — ainsi que tout amour — est excessif, fou. Saint Paul l'a compris, qui a osé parler de la folie de la croix, de la « folie de Dieu ». [...]